

Parfois, des tremblements violents secouaient le pauvre petit de la tête aux pieds.

—Tu ne manges pas ? disait Borouille, qui dévorait.

—Non.

—Tu n'as pas faim ?

—Non.

—Tu n'es pas malade ? interrogea Criquet avec inquiétude.

—Pas du tout. Ne fais pas attention à moi.

Il lui semblait qu'il y avait du sang sur tout ce qu'on lui offrait. Il aurait bien voulu avertir Criquet ; mais comment le faire sans exciter les soupçons de Borouille ?

Il regardait celui-ci à la dérobée.

Le jeune garçon était si calme, paraissait si tranquille que Charlot se demandait :

—Est-il vraiment l'assassin ? Est-ce que je ne me trompe pas ?.. Mais, s'il n'avait pas tué, d'où viendrait cet argent ? Non, non ! ce ne peut être que lui !

Après le dîner, Borouille but encore de l'eau-de-vie. Il voulait forcer Charlot à l'imiter, mais l'enfant résista. Quant à Criquet, il tint tête au bandit. Cela l'amusa.

—Tu vas te griser ! répétait Charlot.

—Mais non, mais non, répétait Criquet, la langue pâteuse.

Charlot le poussait du pied sous la table, mais l'autre ne comprenait pas. Il buvait toujours, amusé par Borouille qui débitait mille sottises.

Au train dont ils allaient, ils rouleraient bientôt sous la table.

L'aubergiste les poussa dans leur chambre.

Borouille emporta l'eau-de-vie.

Et ils continuèrent de boire.

—Je t'en prie, Criquet, disait l'enfant, si tu as un peu d'affection pour moi, cesse de boire.

—Bah ! c'est la première fois de ma vie ; je ne fais de mal à personne.

—Mais tu me fais de la peine à moi.

Criquet avait déjà trop bu pour comprendre. Les paroles ne lui arrivaient plus que comme un bruit très lointain et confus.

Il s'endormit.

Borouille aussi ne tarda pas à en faire autant.

Et ils n'eurent même pas la force de monter dans le lit. Ils restèrent couchés sur le plancher. Bientôt ils ronflèrent.

Soul, Charlot resta, infiniment désolé.

Dans quelles mains était-il tombé ? Si la justice le découvrait auprès de Borouille, il serait accusé de complicité avec ce dernier d'avoir assassiné le jardinier de Mantos.

Il ne devait pas rester là plus longtemps. Il s'en irait.

Il essaya de réveiller Criquet avec prudence. Mais l'infirmes ne bougea pas. Il le souleva, le roula, le pinça, lui jeta de l'eau froide sur le visage. Rien n'y fit.

Fallait-il donc abandonner Criquet ? Il hésita ; mais l'épouvante fut la plus forte, l'horreur surtout. Il crayonna quelques lignes qu'il glissa dans la poche de Criquet.

Dans cette lettre, il disait :

" Mon Criquet, je me suis enfui. Nous ne saurions être un jour de plus les amis de Borouille. J'aurais voulu, ce soir, te raconter bien des choses ; mais tu n'étais pas en état de m'écouter. Adieu. Tu sais où je vais. Tâche de me rejoindre sur la grande route ; si tu ne me rejoins pas avant que j'arrive à Saint-Remy, nous serons encore une fois séparés. Je veux emmener Bertine avec moi ; nous irons chercher du travail. Ne dis pas un mot de cela à Borouille. C'est un méchant garçon. Il me tuerait. Mais, je t'en supplie, mon bon Criquet, ne reste pas une heure avec lui, ou tu serais perdu ; oui, mon Criquet, tu seras perdu "

Il ouvrit une fenêtre. La maison était basse. Il se laissa dégringoler par une gouttière et s'éloigna à grands pas.

Quand il se retourna, une minute après, vers la maison, il ne vit plus rien ; elle avait disparu dans les ténèbres.

Il soupira en pensant à Criquet. Il avait remarqué que l'infirmes se laissait aller facilement à obéir à Borouille. Celui-ci ordonnait, et Criquet obéissait, non point, par peur, mais plutôt par une sorte d'admiration dénuée d'envie. Borouille avait tout ce que Criquet n'avait pas : force et beauté. Borouille, pour Criquet, était donc supérieur. Il était naturel qu'il ordonnât.

Reposé par une journée de sommeil, Charlot, content de ne plus se sentir sous la domination de Borouille, ne s'aperçut point pendant les premières heures de sa fuite, que son estomac criait famine.

La neige avait cessé de tomber, les nuages s'étaient dissipés ; la lune brillait très pure, et la gelée déjà faisait craquer la blanche nappe immaculée qui s'étendait sous ses pas.

Comme il voulait arriver très vite aux environs de Saint-Remy, il ne pouvait s'arrêter à demander de l'ouvrage.

Il se contenta de mendier le long du chemin de ferme en ferme. Sa gentille et intéressante figure excitait l'intérêt : on lui refusait rarement. Il couchait dans une écurie, dans une grange. Peu lui importait.

Ce fut ainsi, sans encombres, qu'il arriva à Saint-Remy.

Il n'osa pas se rendre tout de suite au village, où des ouvriers pouvaient le reconnaître. Il rôda aux environs de la fabrique, s'éloignant bien vite dès qu'il apercevait du monde.

Le soir, après la sortie des ateliers, il eut la chance de rencontrer une petite fille, nommée Désirée, une apprentie qu'il savait discrète. Elle regagnait, en s'amusant à faire des glissades sur la neige, la maison de ses parents.

Il l'aborda.

Comme il faisait très noir, elle ne le reconnut pas tout d'abord.

Il lui dit son nom, tout bas. Et aussitôt il s'informa de Bertine, ajoutant qu'il se confiait à Désirée en lui recommandant le silence, si elle ne voulait pas le perdre.

Désirée lui apprit tout ce qui s'était passé : les bontés de Mabilot pour Bertine, dont celle-ci l'avait récompensé en lui volant sa montre ; — la découverte de la montre dans le lit de Bertine, c'est-à-dire la preuve évidente de sa culpabilité ; l'interrogatoire, son arrestation.

—Et que va-t-il arriver ? demanda Charlot désespéré.

—Demain, elle doit partir pour la prison de Maubeuge.

—Demain, ah ! mon Dieu ! Et moi qui viens de si loin pour la revoir, par cet hiver, ce froid, cette neige, en mendiant !... Et je ne la verrai pas... Et elle est enfermée dans le caveau, n'est-ce pas ?

—Non. C'est encore une des bontés de M. Mabilot.

—Où est-elle ?

—Dans la petite pièce qui est près du bureau...

—Ah !...

Et il s'en alla en pleurant. Désirée se mit à faire des glissades le long de la route, sans plus songer à Charlot.

Celui-ci alla s'asseoir sur la bruyère d'un petit bois situé à un kilomètre de la fabrique.

Et là il se mit à réfléchir.

Bertine coupable d'un vol ! Était-ce possible ? Non, cette accusation cachait un mystère que Bertine lui expliquerait aisément, sans doute.

La petite Désirée avait parlé aussi, à plusieurs reprises, des bontés de Mabilot !... Mabilot avait donc bien changé ?

—J'attendrai que la nuit soit plus avancée, se dit Charlot... Je pénétrerai dans la fabrique et je verrai Bertine... Tant pis s'il m'arrive malheur !...

Et comme le froid l'engourdissait, il se mit à courir le long du bois, pour se réchauffer.

Vers dix heures, il redescendit vers la fabrique.

Il ne vit pas de lumière aux fenêtres de la maison de Mabilot. Le contremaître dormait sans doute.

A l'autre extrémité du jardin, il grimpa sur le muré bûlé.

—Pourvu que Bull me connaisse, se disait-il.

Quelques pierres s'étant détachées, cela fit un peu de bruit. Le dogue était dans sa niche. Il sortit grondant, flaira, et tout à coup, se précipita vers l'endroit où se tenait Charlot.

—S'il ne se tait pas, je suis perdu ! murmura celui-ci.

Il avait eu soin de conserver un gros morceau de pain. Cela devait constituer son dîner. Il s'en était privé en cette prévision.

Il en cassa la moitié et la lui jeta.

Le dogue n'y prit pas garde et continua de gronder.

Alors, il lui parla... Bull, surpris, se tut... Il commençait à se souvenir... Il se rapprocha, remua la queue... Et il se décida à happer le morceau de pain.

—La paix est faite. Ne perdons pas de temps...

Il se laissa dégringoler, flatta Bull... et comme le brave animal allait se mettre à aboyer de joie, il lui tint fermées dans ses mains les formidables mâchoires et le calma en lui parlant tout bas.

Il courut vers la fabrique, escalada de nouveau le mur et se trouva dans la cour. Là, dans la crainte de quelque surprise, il se tint tranquille un moment. Mais il ne vit rien de suspect.

Il traversa la cour et se dirigea vers le bureau.

Ah ! comme son cœur battait à l'idée de Bertine !

Mais comment allait-il la retrouver et que pourrait-il faire pour elle ?

Il s'approcha de la fenêtre, passa la main à travers les barreaux et frappa doucement.

En même temps il appelait :

—Bertine ! ma petite Bertine !

Bertine était assoupie sur sa chaise. Elle dormait, depuis le départ de Mabilot, d'un lourd sommeil troublé de mauvais rêves.

Et dans son sommeil elle invoquait son unique ami, elle appelait son unique soutien.

—Charlot ! mon Charlot !

Et le cauchemar devenant trop sinistre, elle fit un grand effort pour crier et cet effort la réveilla.

Heureusement elle avait rêvé !...

Son cœur fut soudain soulagé d'un terrible angoisse et, passant ses doigts sur son front, elle les retira mouillés.

Elle se rassit, murmura :